

*Les Archives Pedro Almodóvar*

Paul Duncan et Barbara Peiro (dir.), **Taschen**  
408 p.

Après Kubrick et Bergman, Pedro Almodóvar est le troisième réalisateur à avoir les honneurs de cette collection sous forme d'un imposant volume (41,1 x 30 cm pour 5,4 kg), qui compense ses difficultés de manipulation par une sublime iconographie. Quiconque a vu un film d'Almodóvar en a retenu les couleurs éclatantes qui explosent ici à toutes les pages. Et c'est le premier plaisir de ce livre que de permettre de « revoir », l'un après l'autre, les dix-huit longs métrages du cinéaste espagnol, à travers photogrammes et photos de plateau souvent inédites. La variété et la qualité de reproduction des quelque 600 clichés suffisent à motiver l'acquisition de l'album.

Pour autant, ne négligeons pas les textes, eux aussi abondants et de grande tenue. Chaque film s'ouvre sur une double page de synopsis et de générique, avant de faire l'objet d'une analyse pertinente par un auteur espagnol. Mais, comme dans les précédents volumes, la part belle est laissée aux propos d'époque du réalisateur. Paul Duncan et Bárbara Peiro ont privilégié les textes que ce dernier a l'habitude d'écrire pour accompagner la sortie en salles de chacun de ces films. En toute liberté, sous forme de notes et d'auto-interviews, Almodóvar y relate son cheminement créatif, ses intentions de départ et ce que le film lui évoque à l'arrivée. S'appuyant sur les photogrammes, ses décryptages des génériques (qui font toujours chez lui l'objet d'un soin particulier) et de quelques scènes clés se rapprochent de la démarche du commentaire audio sur DVD. Exercice auquel il a toujours refusé de se plier, peut-être justement parce qu'il préférerait s'y livrer à l'écrit.

L'ensemble de ces textes fournit une

masse impressionnante d'informations et témoigne de l'évolution d'Almodóvar. Au ton provocateur des débuts, qui fait écho aux derniers éclats de la Movida madrilène, succèdent des développements plus analytiques. Que de chemin parcouru entre *Attache-moi* (1990), où le réalisateur expliquait qu'il s'adressait à la fois « à la tête et aux parties génitales » de ses spectateurs, et son évocation du mythe de Prométhée à propos de *La piel que habito* (2011), autre histoire de séquestration. Tout en repérant les jeux de miroirs entre ses films, Almodóvar revient sur ce qui le passionne : la construction gigogne de ses intrigues et le mélange des genres, si maîtrisé à partir de *Parle avec elle* (2002) qu'on ne sait comment catégoriser ses derniers longs métrages. Le cinéaste détaille aussi son travail avec ses collaborateurs. Il nous livre des pages précieuses sur son directeur de la photographie José Luis Alcaine et son compositeur Alberto Iglesias. Il rend de vibrants hommages à ses actrices : Carmen Maura et Penélope Cruz, qu'il a toujours aimé retrouver, et Marisa Paredes, Victoria Abril, Chus Lapreave, Rossy De Palma, Loles León, et toutes celles qui depuis *Pepi, Luci, Bom et autres filles du quartier*, son premier long métrage en 1980, n'ont cessé de porter ses odes à la femme. Et de remarquer que l'arrivée fracassante d'Antonio Banderas dans son cinéma (avec *Matador*, son cinquième film) correspond à un enrichissement de sa palette, avec une ouverture à des personnages masculins complexes.

Au fil des pages, cette suite de textes au style alerte et chatoyant donne l'impression d'une autobiographie dont chaque chapitre aurait été écrit au fur et à mesure, sans nostalgie ni petits arrangements avec les souvenirs, mais avec un amour du cinéma qui n'a cessé de muter pour nourrir la pratique de son art.

**Philippe Rouyer**

